

Danse et rap

Ven 13 mars 2020 à 20h

Sam 14 mars 2020 à 14h

« **Arika** » Première en France

Yasutake Shimaji + Tamaki Roy



Direction et interprétation : Yasutake Shimaji, Tamaki Roy

Chorégraphie et décors : Yasutake Shimaji

Musique : Tamaki Roy

Un danseur qui fusionne avec maestria improvisation et méthode Forsythe, un alchimiste des mots et des rythmes. Remarqués dans leur milieu respectif, le danseur Yasutake Shimaji et le rappeur Tamaki Roy sortent de leur zone de confort, se confrontent à une autre forme d'expression artistique et secouent leurs idées reçues avec cette performance live d'un genre nouveau.

Ils nous entraînent à la recherche des origines de la danse et de la musique dans un monde primitif naissant où s'enchevêtrent mouvements improvisés, sons, voix et rythmes.

Maison de la culture du Japon à Paris, 101 bis, quai Branly 75015 Paris

Métro : Bir-Hakeim (ligne 6) / Champ de Mars (RER C)

Réservation 01 44 37 95 95 <https://www.mcjp.fr/fr/agenda/arika-yasutake>

Tarif 20 € / Réduit 18 € / Adhérent MCJP 15 €

Durée : 65 mn

Lieu : Grande salle de la Maison de la culture du Japon à Paris

Dans le cadre du Festival Séquence Danse 2020 du CENTQUATRE-PARIS



Photos du spectacle : © Naoshi Hatori

Trailer : <https://youtu.be/8Ggilaz6faQ>



Yasutake Shimaji (chorégraphe, danseur)

<http://www.shimaji.jp>

Né en 1978, Yasutake Shimaji pratique le karaté et la danse hip-hop dans sa jeunesse. Il découvre la danse contemporaine à l'Université Nihon et intègre à 26 ans la compagnie Noism de Jo Kanamori, ancien danseur du Netherland Dance Theater. Deux ans plus tard, il s'installe à Francfort et devient membre de la Forsythe Company qu'il quitte en 2015.

En 2013, il crée avec Hana Sakai, ancienne danseuse étoile du National Ballet of Japan le duo *Altneu*, à la croisée de la danse contemporaine et de la danse classique. Leur deuxième création est programmée au prestigieux NHK Ballet Festival en 2014. Shimaji est lauréat de la Tsubaki Association of Shiseido, pour laquelle il crée des installations et des performances dansées. En 2018, il initie le projet KARADA (« corps » en japonais) avec Tomohiko Tsujimoto et interprète *ASHI* (« pied »).

Shimaji a créé plusieurs pièces parmi lesquelles : *Kasane no Irone* (2015) pour Noism2, *ARIKA* (2016) une co-crédation avec le rappeur Roy Tamaki au Aichi Prefectural Art Theater, *Short Shadow* (2017) une co-crédation avec Alessio Silvestrin, *Sequenza* (2017) pour le Momoko Tani Ballet, *Please make me cry* (2018) pour Noism2, et *Dream Debris* (2018) pour la Tottori Prefectural Culture Promotion Foundation. En octobre 2018, dans le cadre de Japonismes 2018 et de la Fabrique Chaillot, il présente un work in progress à Chaillot - Théâtre national de la Danse.

Roy Tamaki (rappeur, compositeur)

<http://www.tamakiroy.com>

Né en 1981, Roy Tamaki a sorti cinq albums jusqu'à présent. Il est invité à des grands festivals comme le Fuji Rock Festival, Trans Musicales de Rennes...

Du rap populaire, il se dirige rapidement vers la poésie et se fait remarquer par l'univers artistique de ses clips. Il crée des performances et des installations pour des musées d'art contemporain et compose des musiques pour le cinéma et les défilés de mode. Il est également l'auteur d'un livre pour enfant et organise des workshops.



En 2019, il travaille avec Ryuichi Sakamoto sur « Energy Flo » :

<https://www.youtube.com/watch?v=MUNz9M8fs8&feature=youtu.be>

Nominations et récompenses :

2013 : son clip « Wonderful » est nommé au Japan Media Arts Festival (sélection du jury)

<https://www.youtube.com/watch?v=87IjInTxfbg>

2015 : son installation « sine.sign » reçoit le prix spécial du jury au Takamatsu Media Art Festival

2017 : sa musique du clip d'animation « Samurai Noodles » est récompensée par le Silver price du ADFEST (Asia Pacific Advertising Festival)

<https://www.youtube.com/watch?v=WNbb9qixsRQ&feature=youtu.be>

En 2018, son clip « Koto no Shidai » est nommé au Japan Media Arts Festival (sélection du jury) <https://www.youtube.com/watch?v=GoMcern6kbk>

« Poem » Tamaki Roy

d'après le spectacle Arika

Dans un recoin des ténèbres profondes et violacées
J'ai vu un petit trèfle blanc
La lueur devait clignoter depuis un moment
Lentement, progressivement elle grandissait
Doucement j'ai trouvé l'entrée de la forêt

Avec précaution j'ai avancé pas à pas
M'arrêtant parfois, regardant sous mes pieds
Des fragments d'or virevoltent et se superposent dans l'air
En multiples amas, ils gagnent la sortie au fond du regard

Le graphite fragile trace un cercle
Résonance entre les mémoires, la roue tourne
Craignant de me lasser, j'ai lancé
Sur la frontière du matin et de la nuit,
Cette rancœur brisée

Le calme marin se change en vent, les ondulations s'agitent
J'effleure le sable
Les ailes humides de l'oiseau ont séché
J'ajuste ma respiration sur l'ombre étirée
L'un après l'autre, le soleil et la lune, passent de l'un à l'autre

Un jour les sentiments ont eu un nom
Le nom est devenu forme
Ici chacun scintille avant la chute du rideau
Pareil à du verre qui fond lentement



Entretien avec Yasutake Shimaji

Yasutake Shimaji, vous êtes avec Yoko Ando, l'un des deux danseurs japonais que nous connaissons de la Forsythe Company. Yoko Ando pratiquait à l'origine la jazz dance. Et vous, comment êtes-vous arrivé chez William Forsythe en 2006 ?

- J'ai découvert à 14 ans la street dance, plus précisément le body wave. J'étais fasciné par le fait que le corps humain puisse bouger ainsi. Après être passé par le break et le new jack swing, je me suis tourné vers la house et je dansais des pas très complexes. Parallèlement à la danse, j'aimais ce qui était lié au hip-hop : la mode et la black music, par exemple Naughty by Nature ou Black Sheep. Au lycée, je faisais du karaté et je participais à des compétitions. Dans mon club, je montrais à mes copains des kata [enchaînement de gestes] que j'inventais : j'imaginais un adversaire invisible, je l'esquivais... Maintenant que j'y pense, c'était un peu de la danse.



Vous avez ensuite eu une formation de danse ?

- Non, je me suis inscrit au département de théâtre de la faculté des arts de la Nihon University.

Vous vouliez devenir acteur ?

- Je m'intéressais à la danse, mais pour passer l'audition du département de danse, il fallait avoir une formation plus classique, pas en street dance. Le département de théâtre était plus ouvert, l'audition plus simple à passer. Je me suis inscrit au théâtre pour m'incruster aux cours du département de danse.

A la fac, je me suis aperçu que je n'arrivais pas à travailler en groupe, dans des compagnies de théâtre d'étudiants, etc. Je fréquentais le département des arts plastiques car je m'entendais bien avec les solitaires, ceux qui sculptaient par exemple. Je suivais des cours de danse moderne, et j'ai même créé une pièce comme si je faisais partie de ce département. Après la fac, j'ai découvert la danse contemporaine. Je m'y suis senti très à l'aise.

Vous avez été danseur de la compagnie Noism dès sa création...

- Jo Kanamori rentrait tout juste au Japon après avoir tourné dans le monde entier avec le Netherland Dance Theater. J'ai suivi son workshop et j'ai été complètement fasciné par la virtuosité de ses mouvements, la beauté des lignes que dessinent les corps. J'ai été membre de sa compagnie pendant deux ans.

Comment s'est passée votre rencontre avec la danse de Forsythe ?

- J'ai vu une vidéo quand j'étais étudiant. William dansait sur du hip-hop. Je ne sais pas si c'était improvisé... C'était une vraie claque. C'est à ce moment que j'ai été attiré par la danse contemporaine en Europe.

Après, quand j'ai tourné en Allemagne avec le Ballet des Etoiles du Japon (je dansais de la danse contemporaine parmi des danseurs classiques), j'ai eu l'occasion de visiter le studio du Ballet de Francfort. C'était un univers inconnu pour moi. En assistant à leur répétition, je me demandais s'ils avaient déjà commencé à répéter ou s'ils étaient encore en pause. Je ne savais pas s'ils plaisaient, s'ils s'amusaient.

Cette nouvelle approche m'a donné envie de danser en Europe. J'ai passé l'audition de la Forsythe Company en 2006 et j'y suis resté jusqu'en 2015.

Votre lien avec William Forsythe ne s'est pas arrêté là. Vous avez participé à sa tournée en 2019. Que vous a-t-il appris durant ces années de collaboration ?

- Le plaisir de chercher. Chercher des solutions. William a l'air plus heureux quand il rencontre des obstacles et des difficultés.

Il ne veut pas fixer ses idées. Parfois, il change de tableau juste avant le lever de rideau. Quand il nous dirigeait, il nous disait : dansez la chorégraphie comme si c'était une impro, et improvisez comme si c'était une pièce écrite. Je crois que ce principe est ancré en moi aujourd'hui.

« Arika » est la première pièce que vous avez créée en rentrant au Japon en 2016. Aviez-vous l'intention de collaborer avec un rappeur ?

- Après ces années intenses en Europe, je n'arrivais pas à imaginer créer de suite une pièce avec d'autres danseurs. Un ami m'a présenté Roy Tamaki. J'ai été impressionné par la vitesse de sa pensée lors de ses concerts. Sa façon d'improviser avec les mots ressemble à la danse que je pratique : je développe un mouvement en plusieurs déclinaisons. J'étais aussi intrigué par sa gestuelle. Il a un corps qui n'est pas entraîné mais qui surprend par son originalité. Ses mouvements ont une musicalité très forte : la rythmique, les suspensions...

Roy Tamaki est très différent des autres rappeurs, il ne veut pas être enfermé dans une catégorie, un peu comme moi. Il collabore avec des vidéastes, d'autres disciplines visuelles, et j'ai l'impression qu'en ce moment il va vers la poésie contemporaine.

« Arika » désigne un endroit où les choses naissent ou existent. Pourquoi ce titre ?

- Je voulais réfléchir sur les origines des choses, sur le fait de revenir au point de départ, l'histoire qui se répète, ou simplement la répétition. Le rap répète des mots et des sonorités pour créer un rythme. C'est pareil pour la danse où la répétition des gestes devient une chorégraphie. Le titre « Arika » était une base pour développer des idées sur ce spectacle, tout comme le décor propose des territoires.

Le dispositif scénique d'« Arika » que vous avez conçu consiste en une passerelle reliant deux îlots. Qu'est-ce qui vous a inspiré ?

- D'abord, j'avais en moi une question : pourquoi l'humain a-t-il envie de se déplacer ? Est-il en quête de quelque chose ? C'est aussi un parallèle avec le rap et la danse.

Je voulais deux territoires pour mettre en lumière un déplacement. L'homme a envie d'aller là-bas, mais il a aussi envie de conserver son territoire. Mon îlot représente le passé, celui de Roy l'avenir et la civilisation. De mon îlot à celui de Roy, l'humain évolue et découvre la parole. Au début de la pièce, on entend des battements de cœur, un souffle. Un peu comme la naissance de la vie et de la parole.

Chacun de vous deux s'essaie à la discipline de l'autre...

- Roy est un rappeur qui a une gestuelle particulière, proche de la danse. J'avais remarqué lors de ses concerts ses remarquables capacités physiques. J'ai donc chorégraphié ses mouvements. Inversement, il y a des moments où j'improviserai en rap.

Les paroles d'« Arika » ne sont donc pas écrites ?

- Au Japon, nous improvisons la plupart des paroles. Les représentations changeaient selon notre état physique et notre concentration.

Mais pour la France, nous avons décidé de fixer quelques morceaux pour que le public en ait la traduction. Il y a également un passage où l'un récite des paroles, l'autre improvise dessus, puis ils inversent les rôles.

Il y a un autre passage où je fixe du regard un point dans l'espace ou de mon corps auquel j'associe un mot et un geste. C'est une méthode que j'ai pratiquée chez Forsythe. A chaque fois que je regarde ce point, le geste revient et j'enchaîne rapidement.

Que représente pour vous le fait de rencontrer une autre discipline?

- Pratiquer une autre discipline sur scène permet de se rendre compte qu'elles ne peuvent pas fusionner, mais qu'elles peuvent s'influencer et s'enrichir mutuellement.

Avec la Fabrique Chaillot, vous avez eu comme source d'inspiration des onomatopées ou un roman de Kenji Miyazawa. J'ai l'impression que les mots et leurs sonorités sont essentiels pour vous.

- Pas toujours ! Des fois, je veux complètement m'éloigner de ce domaine. Par exemple, après avoir créé « Arika », j'ai eu une envie folle de créer une pièce pour ballet, de me plonger dans un univers purement chorégraphique.

(Entretien réalisé par Aya Soejima, conseillère spectacle de la MCJP, à Paris en novembre 2019)